



LE THÉ

C'est un coquet salon paré des grâces mièvres
Dont ce siècle fantasque a bœ l'art ancien.
La coutume est au "five o'clock" : il a le sien ;
Voici le thé fumant dans les tasses de Sèvres.

Avec des airs de chatte, on l'afflure d s lèvres,
Puis, d'un ton plus intime on reprend l'entretien
Qui, mûrissant, flatte, et s'amusant d'un rien.
Chasse pour un moment les râlceurs ou les fières :

" Vous êtes en beauté plus que jamais, ce soir !
" Qu'c chapeau vous sied !... " Ainsi coups d'encensoirs,
Madrigaux : tels que des gracieux émissaires,

Vont faire, en toute femme, éclore librement
Sous leurs regards... Que ce serait charmant
Si ces menus propos très doux étaient siacères !

Edmond de Goncourt

Paris, 1893.

LES DEUX BLESSÉS



QUAND Jules revint à lui, il
faisait nuit noire. Il se sou-
leva péniblement sur un
coude, pour sonder du re-
gard les ténèbres environ-
nantes.

Une vive douleur au côté
arrêta son mouvement ; il
y porta la main et sentit
qu'il y avait du sang. Ses
souvenirs lui revenaient un
à un. On s'était battu

ferme dès la pointe du jour, pendant plusieurs
heures ; il avait tiré maints coups de fusil sur les
lignes ennemies, embusqué avec sa compagnie sur
la lisière du bois ; puis, tout d'un coup, il s'était
senti frappé et il était tombé sans connaissance au
 pied d'un arbre. Maintenant, tout, autour de lui,
n'était que ténèbres, immobilité et silence. Il
entrevoit vaguement, ça et là, des corps de sol-
dats, des cadavres sans doute couchés dans les
hautes herbes. La mort planait au-dessus de tout
cela avec une majesté dont le calme terrible était
à peine troublé par le roulement confus d'une can-
onnade lointaine.

La première pensée de Jules fut pour Jeannette.
Il la revit telle qu'il se l'était représentée tant de
fois depuis le commencement de cette malheureuse
guerre.

C'était au moment du départ des réservistes.
Jeannette tout en pleurs était venue se jeter à son
cou, en le suppliant de se ménager, de ne pas s'ex-
poser. Recommandation bien inutile ; mais enfin
il n'était pas encore perdu. Un sourire flotta
dans l'ombre sur ses lèvres pâles devant l'image de
Jeannette, et il sentit sur son front brûlant errer
une douce haleine, comme le dernier baiser de sa
fiancée. La dernière lettre qu'il avait reçue d'elle
était dans la poche intérieure de sa capote, sur son
cœur ; il y porta la main pour s'assurer qu'elle y
était encore.

Cependant, l'aube s'était levée, toute blanche,
toute timide, derrière un rideau de brouillards,
comme si la nature, honteuse des œuvres des hom-
mes, eût voulu couvrir d'un voile de deuil cette
scène de dévastation et de carnage.

Jules se souleva de nouveau et but à son bidon
une bonne gorgée d'eau-de-vie qui l i rendit quel-
ques forces ; puis s'appuyant sur son fusil comme
sur une canne se mit à marcher.

Il avait ainsi péniblement marché depuis dix
minutes à peine, cherchant à sortir du bois, pour
voir s'il n'apercevrait pas au loin quelque maison
où il pût trouver un refuge, lorsque tout à coup,
au détour du sentier qu'il suivait, se dressa la sil-
houette d'un soldat allemand.

Instinctivement, Jules recula d'un pas et se mit
en garde, la baïonnette en avant, puis il avança
vers l'ennemi qui s'était arrêté mais paraissait ré-
solu à se défendre. La colère, le danger décup-
laient les forces de Jules : il ne voulait pas mourir.
Ce fut avec une rage de bête féroce qu'il se
lança sur le soldat allemand. Il lui porta en
pleine poitrine un grand coup de baïonnette qui
l'étendit à ses pieds.

L'arme pourtant n'avait fait que glisser sur la
cuirasse du soldat ; le choc seul l'avait renversé.
Jules ébauchait un mouvement pour le frapper de
nouveau, lorsque soudain la réflexion l'arrêta :

— Non, ce serait trop lâche, fit-il ; cet homme
ne peut pas se défendre : il est complètement
étourdi.

Et il releva son arme.

Une lettre s'était échappée de la main de l'Al-
lemand pendant sa chute. Cela l'intriguait, il la
ramassa et la lut. En parcourant ces lignes, de
douces larmes d'émotion lui mouillaient les yeux,
car il croyait relire la lettre de sa Jeannette bien-
aimée. C'étaient les mêmes expressions de ten-
dresse, les mêmes élans du cœur, la même sollici-
tude inquiète... Tout ce qu'il pouvait avoir au
cœur de haine et de vengeance se fondait à la
douce chaleur de cet amour immense qui embrase
l'humanité entière, ne reconnaissant aucune bar-
rière, ni de race, ni de nationalité.

Jules se figurait à la place de ce soldat évanoui
à ses pieds ; il pensait à la douleur qu'éprouverait
Jeannette en apprenant sa mort. Alors il n'hési-
ta plus, et, maudissant de tout cœur la guerre et
ses horreurs, il se pencha vers l'Allemand, lui sou-
leva doucement la tête et lui frictionna les tempes.

Au bout de quelques minutes, celui-ci ouvrit les
yeux. Comme il promenait autour de lui des re-
gards égarés :

— N'aie pas peur, mon vieux, dit Jules ; bois
une bonne goutte d'eau-de-vie ; cela te ramènera.

Et comme l'Allemand bégayait des mots de re-
merciement, Jules lui prit la main qu'il serra dans
la sienne.

— Va, dit-il d'une voix attendrie qu'il essayait
de rendre bourru, tu n'as pas besoin de me remer-
cier ; si tu as la vie sauve, tu le dois à ta *Gretchen*.
Tiens, voici sa lettre ; ne la perds pas. Elle est
précieuse, comme tu le vois, puisqu'elle vient de te
sauver la vie.

— Tu as donc une fiancée, toi aussi ?

— Oui.

— Quel est son nom ?

— Jeannette.

— Jeannette ! je ne l'oublierai jamais.

Et, bras dessus bras dessous, tout en parlant de
leurs fiancées, le soldat français et le soldat alle-
mand s'en allaient lentement à travers les champs
semés de cadavres

C'était la vie surnageant au-dessus de la mort,
l'espérance au-dessus du néant.

L'amour, encore une fois, avait vaincu ces hai-
nes féroces qui ensanglantent l'humanité.

Louis Tessier

HISTOIRE POUR LES IMBÉCILES



VOICI, amis lecteurs, une his-
toire à dormir debout. Elle
n'intéresse personne que
moi. Je l'ai écrite... Est-
ce que vous n'avez pas, de
ces matins où vous vous
réveillez alanguis, engour-
dis, lourds, où vous ne vous
réveillez pas, pour mieux
dire ? De ces matins où le
soleil tamise sa lumière à

travers des nuages jaunes ? où votre corps seul s'a-
gite machinalement, tandis que votre esprit semble
sommeiller encore dans les profondeurs de votre
cerveau ?

On n'est propre à rien, ces jours là. Eh bien !
je suis comme cela ce matin.

Hier soir, je suis allé au théâtre. La presse avait

fait de grands éloges d'une troupe nouvelle qui
devait jouer une pièce à sensation, mes amis m'en-
traînèrent.

Il n'y a pas d'amis, j'en suis convaincu !

C'était la première fois que j'allais au théâtre, et
je suis tellement éccouré que je me mets, ce matin,
à écrire une critique. Ça commence comme cela,
et ça ne finit plus.

Je ne suis pas chanceux. Qui peut se vanter de
l'être, d'ailleurs ? Evidemment la scène ne me
gâtera pas. Donner une piastre pour voir ce qu'on
voit tous les jours ! Fi ! C'est très bête ! On me
remettra ma piastre avant que j'y retourne ! Et
cette pièce, rien de bon, tout comme dans la vie !
trop naturel !

Je m'étais figuré, à lire les classiques, que c'était
superbe la scène, qu'il y avait des costumes splen-
dides, des décors féeriques. Point ça. Des toiles
peintes représentant un salon, des habits comme
les vôtres et les miens : c'est commun.

Depuis, on m'a dit que la comédie voulait sur-
tout copier la coutume du temps auquel apparte-
naient ses personnages, et comme notre siècle n'a
pas la vanité de se vêtir plus que civilement, la
scène le représente avec son élégante simplicité.
Cette explication m'a découragé.

Au premier acte, il y avait un monsieur en
habit noir qui se promenait sur le théâtre. Il ne
disait rien, seulement il paraissait très excité. Il
marchait la tête basse, les mains derrière le dos.
Il est arrivé une femme, vêtue de noir aussi. Cette
femme a offert un siège au monsieur, qui n'a pas
parlé et ne s'est pas assis. Alors la femme n'en a
plus fait de cas. Il y a une moralité à tirer de là.

Un autre homme a paru. Celui-ci parlait, par-
lait, parlait, avec une volubilité qu'on pourrait
appeler loquace, sans exagération.

Je n'ai rien compris, parce que pendant son dis-
cours, il y avait des gamins dans les galeries qui
me jetaient des noyaux de cerises dans le cou. Il
m'en est resté un collé à la peau qui m'avait
fait un petit creux rouge à l'épaule, quand je l'ai
trouvé ce matin.

Le rideau s'est tout à coup baissé ! Un quatuor
à cordes a attaqué une valse de Strauss, pendant
laquelle tout le monde jasant : le public donnait le
spectacle aux comédiens.

Peu de temps après, le rideau s'est levé, pour
donner aux acteurs l'occasion de jouer le second
acte.

Le monsieur en noir a recommencé à se prome-
ner en silence. Ça intriguait beaucoup les audi-
teurs. Il y en avait qui disaient : " Ce person-
nage est le principal de la pièce, on peut s'attendre
qu'il va faire un coup de théâtre tout à l'heure.
J'ai hâte."

Une grande foule s'est alors rassemblée, compo-
sée de soldats, marins, abbés, femmes, enfants ;
ils se sont mis à chanter. C'était beau. Ça n'a
pas dérangé l'autre, il marchait toujours en bat-
tant les temps forts avec le pied gauche.

Puis le rideau s'est baissé.

Dans l'entr'acte je sortis pour fumer un cigare,
et ça me rendit malade.

Le troisième acte commençait à mon arrivée
dans la salle. Il avait été déterminé, s'est empressé
de m'apprendre mon voisin, par le troisième lever
du rideau.

Le monsieur en noir, fidèle à son poste, était
toujours là, les mains derrière le dos, la tête pen-
chée, ne disant mot.

On a commencé à entendre alors un brouhaha
dans la salle. Les uns admiraient, les autres mur-
muraient, tout le monde voulait connaître ce que
faisait, ce que ferait le monsieur. Le bruit s'ac-
centue soudain. Des voix de femmes disent :
" Mais qu'est-ce qu'il fait, cet habit noir ? Pour-
quoi ne parle-t-il pas ? Pourquoi est-il mis là ? "

Puis des voix d'hommes : " Voilà trois actes
qu'il se promène, qu'il dise ce qu'il veut."

La rumeur va croissante, les gamins sifflent et
se remettent à lancer des noyaux, on chante, on
crie, on se bouscule dans les galeries, on tire des
pétards ; des bébés, amenés là je ne sais pourquoi,
se mettent à vagir d'une façon inconvenante.
Tout le monde est debout, piétine et gesticule.

Pendant ce temps-là la pièce s'achève, sans que
la moindre émotion ne se trahisse sur la figure du
monsieur, et le rideau se baisse.